QUAND LES GRECS VOYAIENT PLUS LOIN QUE LA MÉDITERRANÉE : LES FAMILLES ZARIFI-ZAFIROPULO

Erato PARIS

Le XVIe siècle est marqué par ce que Fernand Braudel appelle « la reprise de l'expansion grecque »[1] à travers toute la Méditerranée, d'un côté vers Constantinople et son vaste marché, de l'autre vers Alger, port d'attache des corsaires grecs. Le grand commerce intermédiaire auquel ils participent est celui du blé : de la mer Noire, de l'Égypte, de la mer Égée ravitaillant non seulement le « ventre » de Constantinople, capitale de l'Empire ottoman, mais aussi la mer intérieure occidentale. Pendant tout ce siècle, l'Archipel se place sous le contrôle quasi total des navires grecs et du marché noir qu'ils mettent sur pied. Chaque fois que le Grand Seigneur interdit les envois de grain turc vers la Chrétienté (et cela est très fréquent), les Grecs s'entendent en sous-main avec les administrations turques « compréhensives » en matière de fraude, achètent le grain à haut prix, et se glissent avec leurs voiliers légers de la mer Noire jusqu'à la mer Égée, d'où ils l'acheminent jusqu'au cœur de la mer latine pour le vendre à prix d'or. Cette clandestinité organisée permet que le trafic de l'Orient turc avec l'Occident demeure ininterrompu, et les négociants grecs en tirent d'immenses richesses.

Toutefois, Braudel rappelle avec raison que les années 1580 sont celles d'un « épuisement de ces peuples grecs de la mer dont le XVIe siècle avait vu à nouveau les grandes heures »[2]. Le centre du trafic international, au XVIIe, n'est plus la Méditerranée mais l'Atlantique, où s'affrontent les « nouvelles » puissances nordiques, au premier chef l'Angleterre et la Hollande, qui s'implantent en même temps sur les routes marchandes de la mer intérieure. Le retour en force du grand commerce intermédiaire grec avec l'Ouest se fera presque deux siècles plus tard, aux alentours des années 1770. Cette renaissance, qui dépassera de loin en ampleur et en vigueur celle du XVIe siècle, sera encore une fois marquée par le contrôle quasi monopolistique des négociants grecs sur l'essentiel du commerce du blé de la mer Noire, et ce jusque vers les années 1880.

Au XVIIIe siècle[3], la croissance considérable du commerce extérieur de l'Occident contribue à l'essor du négoce de l'Empire ottoman et de celui des Balkans, ce dernier étant pour une large part aux mains des Grecs. L'Empire du Sultan alimente les industries occidentales en matières premières de l'Orient et des Balkans en échange de produits manufacturés européens. Déjà, aux alentours des années 1790, les Grecs disposent d'une flotte considérable et de comptoirs commerciaux en Asie Mineure, en mer Noire, au Proche Orient et jusqu'à Amsterdam, Trieste et Livourne. Pendant la période révolutionnaire française et au cours des guerres napoléoniennes, les navires grecs (comme aux XVIe siècle) réussissent non seulement à déjouer le blocus anglais pour ravitailler en blé le port de Marseille, et par extension, toute une France affamée, mais aussi à détrôner les Marseillais dans les Échelles d'Asie Mineure.

Ainsi, dès le début du XIXe et pour une bonne partie du siècle, la flotte et les maisons de commerce grecques affluent en Méditerranée, et bien au-delà, accaparant les trois quarts du commerce extérieur de l'Empire ottoman avec l'Europe occidentale. « Les entrepreneurs grecs, affirme Georges Dertilis, déploient leurs réseaux sur le littoral de l'Asie Mineure et de la mer Noire, sur les Balkans, tout au long du Danube et jusqu'à Vienne, reliant les grands ports européens de l'époque, Livourne, Venise, Trieste, Marseille, Amsterdam et Londres, fondant des

---

[1] Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949, p. 83. Les autres informations sur le XVIe siècle sont également tirées de ce même ouvrage ; voir aussi Erato PARIS, La génèse intellectuelle de l'œuvre de Fernand Braudel « La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II » (1923-1947), thèse de Doctorat, soutenue le 23 septembre 1997 à l'E.H.E.S.S., p. 390-399.

[2] Fernand Braudel, *La Méditerranée…*, *op. cit.,* p. 1095.

[3] Concernant l'essor commercial grec au XVIIIe et au début du XIXe siècle, voir Traia Stoianovich, « The conquering Balkan Orthodox merchant », *Journal of Economic History*, n° 20, 1960 ; I. K. Hasiotis, Episkopisi tis istorias tis neollinikis diasporas [La diaspora néo-hellénique : une vue d'ensemble], Salonique, Vanias, 1993, en grec ; Pierre Echinard, Grecs et philhellènes à Marseille de la Révolution française à l'indépendance de la Grèce, Marseille, Institut historique de Provence, 1973 ; Nikos Svoronos, *Episkopisi tis neoellinikis istorias [Histoire néo-hellénique : une vue d'ensemble*], Athènes, Themelio, 1994, en grec ; Jean Carpentier et François Lebrun (dir.), Histoire de la Méditerranée, Paris, éditions du Seuil, 1998.

colonies partout où leurs affaires les conduisent »[4]. Comme au XVIe siècle, mais sur une tout autre échelle, ils redeviennent des intermédiaires clefs entre l'Orient et l'Occident.

Au cours de la deuxième partie du XIXe, certaines maisons de commerce deviennent de véritables dynasties. Celle des Zarifi-Zafiropulo nous intéressera particulièrement. Identifiée à l'essor commercial et/ou industriel de deux des villes phares du XIXe et du début du XXe siècle : Constantinople et Marseille, elle sera également derrière tous les efforts de promotion de l'hellénisme comme fleuron culturel et intellectuel.

- **Georges Zarifi et la naissance d'un réseau international**

C'est en 1837 que Démétrius Zafiropulo[5], important négociant en céréales, et chef de l'une des familles de notables grecs du Phanar (à Constantinople), qualifiée d'« aristocratie commerciale » de la capitale ottomane, décide de marier sa fille Hélène avec son employé devenu associé par alliance, Georges Zarifi. Ce mariage scelle la fondation de la Maison Zafiropulo et Zarifi, dite Z/Z, qui aura bientôt toutes les allures d'une authentique dynastie planétaire, et ce pour presque un siècle (en fait jusqu'en 1910).

Fanny Charles-Roux, née Zarifi, se souvient de son arrière-grand-père :

« Il y avait d'abord le « Grand Georges » à Constantinople qui avait fait fortune. […] Quoique vivant sous la menace des pires sévices, voire de massacres, de la part de leurs dominateurs, les Grecs avaient acquis la haute main sur une grande partie de l'administration […] sur le commerce et sur les finances de l'Empire ottoman en décrépitude. C'est ainsi qu'avait triomphé le « Grand Georges ». Entré dans l'affaire Zafiropulo il en avait épousé la fille (fort laide disait-on). […] La légende du Grand Georges a bercé mon enfance. S'appelait-il « grand » à cause de son importance ou à cause de son âge ? « Grand » en grec voulant dire les deux, ce qui est sûr, c'est que la taille n'y était pour rien…. »[6].

Maintenant chef de famille et principal dirigeant de la Maison Z/Z vouée à l'importation et l'exportation de blés du Danube et de la mer Noire, Georges Zarifi décide de partir à la conquête commerciale de l'Ouest, en établissant ses comptoirs en Europe occidentale. Les frères des deux familles s'installent et ouvrent des agences à Londres, Liverpool, Marseille, et Trieste. En ce qui concerne l'Europe orientale, des branches s'implantent à Odessa et à Galatz. Grâce à une correspondance commerciale soutenue entre les frères et beaux-frères ainsi qu'à leurs très nombreux déplacements – affaires, ou tout simplement fêtes familiales : mariages, baptêmes[7] ou derniers adieux, les Z/Z, sous l'égide de Georges Zarifi, établissent un réseau tellement ample, dense et solide, que l'entreprise devient au milieu de siècle la première maison de commerce de tout le Proche-Orient[8].

Mais l'importance de la Maison Z/Z résidait aussi dans ses diverses opérations bancaires. S'étant lié d'amitié avec le sultan Abdul Hamid, Georges Zarifi devient son conseiller financier, et banquier du gouvernement ottoman. Avec le concours d'Etienne Zafiropulo en

---

[4] Georges B. Dertilis, « Entrepreneurs grecs : trois générations, 1770-1900 », dans Franco Angiolini et Daniel Roche (dir.) *Cultures et formations négociantes dans l'Europe moderne*, Paris, éditions de l'ÉHESS, 1995, p. 112.

[5] Concernant la généalogie des deux familles Zarifi et Zafiropulo, signalons la plus récente, mise à jour par Christopher A. Long, Genealogy of the Zarifi and Vlasto families, dans le site électronique : www.ChristopherLong.co.uk ; également Mihail-Dimitri Sturdza, *Dictionnaire historique et généalogique des grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople*, Paris, Chez l'auteur, 1983 ; parmi les collections privées que la famille Zarifi de Marseille nous a confiées, incluant des informations et divers souvenirs concernant les deux familles, mentionnons la *Collection privée de la famille Borelli, Jacques Borelli*, « Stathatos-Zafiropulo », 1985 ; et la *Collection privée de la famille Zarifi*, Fanny Charles-Roux, « Je me souviens… ».

[6] Fanny Charles-Roux, « Je me souviens… », *op. cit.*

[7] Comme le séjour de Georges Zarifi à Marseille, en 1866, pour être parrain du petit Nicolas Zafiropulo, fils de Constantin et beau-frère de Georges Zarifi ; voir *Archives de l'Église orthodoxe de Marseille*, « Baptêmes et Mariages dans l'Église Orthodoxe de Marseille », en grec.

[8] *Archives Privées de la Famille Zarifi.*

France et de Michel Zarifi installé à Londres, l'entreprise lui assura, à Constantinople, des avances très importantes, en échange desquelles la Maison se vit offrir en gage, entre autres privilèges, les douanes de certains ports[9]. Il nous faut mentionner ici qu'à Londres, par l'intermédiaire de Michel Zarifi, la Z/Z engagera en 1864 des sommes importantes dans l'Imperial Mercantile Credit Association. En échange, la banque offrira un poste au sein de son conseil d'administration[10], assurant ainsi l'établissement des intérêts de la compagnie au cœur même de l'une des capitales européennes de la haute finance.

En tant que « patriarche » de la Maison et de son important réseau, Georges Zarifi devient à Constantinople, et au plus haut niveau, l'un des personnages clefs de la Cour du Sultan et de la diplomatie européenne. Gérant l'une des plus grandes fortunes de l'époque, Zarifi était volontiers comparé par ses contemporains aux Rothschild[11] de France.

Une description très pittoresque nous en a été donnée par son arrière-petite-fille :
« Toujours est-il, que nous écoutions émerveillés les histoires de son train fastueux, de la maison de Pera, de la grande villa de Terapia, des fêtes somptueuses qu'il y donnait, des diplomates qui la fréquentaient, des caïques qui sillonnaient le Bosphore. Lors d'un de nos voyages à Constantinople un vieux prêtre qui se souvenait, nous parla de sa promenade imposante le dimanche après l'Église distribuant aux pauvres des pièces d'or […]. Le jour de sa fête, la Saint-Georges, des foules envahissaient sa maison pour le féliciter »[12]. Zarifi et la foule de Constantinople entretenaient une relation particulièrement chaleureuse. Ces rapports de bonne entente avec les foules de la capitale et des régions de l'Empire ottoman fortement peuplées de Grecs ressemblent beaucoup à ceux de son beau-frère à Marseille, Etienne Zafiropulo, leurs initiatives philanthropiques étant quasi identiques, ainsi que leur commun intérêt pour la cause nationale hellénique, dont nous allons parler à présent.

- **Etienne Zafiropulo et le comptoir de Marseille**

Comme Georges Zarifi pour Constantinople, Etienne Zafiropulo contribuera, par sa personnalité et une activité débordante, à l'établissement d'une ère de prospérité sans précédent pour la ville de Marseille et sa communauté hellénique, dont il est, comme son beau-frère, l'un des plus dynamiques représentants.

En 1845, Georges Zarifi décide d'installer un comptoir de l'entreprise à Marseille. Etienne Zafiropulo en prendra la direction à partir de 1852, secondé, à partir de 1871, par son neveu Périclès, fils du « patriarche » des deux familles. Etienne arrive dans une ville où une communauté grecque existe depuis 1816. Elle croît en nombre (entre 500 et 800 habitants dans la deuxième moitié du siècle) et surtout en puissance économique, puissance qui atteindra son zénith aux alentours des années 1880. Selon Pierre Echinard[13], au début des années 1860, les Grecs possèdent plus de 500 maisons de commerce en Europe occidentale ; sur ce nombre, Marseille en détient une centaine, seule la ville de Trieste pouvant en revendiquer un plus grand nombre. On l'a dit : le blé, ce « pétrole du XIXe siècle »[14], sera la base du grand négoce des Grecs. Et on assiste effectivement à sa très large circulation, via de nombreux comptoirs helléniques, depuis la mer Noire et le Proche Orient jusqu'aux grands ports de la Méditerranée de l'Ouest.

---

[9] *Ibid.*
[10] Christos Hadziiossif, « Banques grecques et banques européennes au XIXe siècle : le point de vue d'Alexandrie », dans Georges Dertilis (dir.) *Banquiers, usuriers et paysans*, Paris, éditions La Découverte-Fondation des Treilles, 1988, p. 166.
[11] *L'Oursin,* journal de Marseille, le 27 janvier 1883.
[12] Fanny Charles-Roux, « Je me souviens… », *op. cit*.
[13] Pierre Echinard, « 1840-1900 : Marseille à l'heure grecque », *Le Méridional*, le 24 mars 1996.
[14] *Entretien avec Pierre* Echinard, Marseille, 2000.

Le comptoir de la Maison Z/Z prend rapidement une importance prépondérante à la fois pour l'entreprise et pour le développent commercial et industriel de la ville. Vouée principalement, comme le siège social de Constantinople, au commerce des grains avec la Russie et, à un degré moindre, à l'armement maritime, la firme, sous l'égide d'Etienne, se lance rapidement dans la fondation ou le soutien financier de nouvelles industries et banques. En 1854, elle met sur pied une minoterie, visant l'utilisation du surplus de ses importations de blé. Cette minoterie devient « une usine modèle […] , donnant une forte impulsion à l'industrie locale des farines »[15].

Le rythme de croissance de l'entreprise est tel, qu'elle va bientôt être considérée comme la plus puissante de toutes les firmes grecques de Marseille[16]. Les deux lettres Z/Z, sur les sacs de farines, furent si populaires dans tout le midi de la France qu'elles valurent à leurs promoteurs l'appellation de « rois du blé » de l'Orient. En 1864-1865, Etienne investit une partie des capitaux des Z/Z dans la mise sur pied de la « Société marseillaise de Crédit ». Dans les années 1870 et 1880, avec son neveu Périclès Zarifi, et au moment où le réseau des Z/Z se lance définitivement et exclusivement dans les activités bancaires et industrielles, il s'associe à de nombreuses firmes, dont certaines allaient devenir les grandes sociétés financières et industrielles de Marseille. Du vivant d'Etienne Zafiropulo, et après sa mort survenue en 1894 (son neveu prenant alors le relais de l'entreprise) les ZZ sont les fondateurs - promoteurs du « Crédit immobilier marseillais » (1880), de la « Société agricole et immobilière France africaine » (Enfida), des « Raffineries de Saint Louis » (1879), des « Grands travaux de Marseille », des « Chantiers de Provence » etc. Par leur présence dans les conseils d'administration de ces sociétés, ils règnent en maîtres dans l'économie marseillaise. On trouve dans les archives de la famille Zarifi la réflexion suivante, qui illustre bien la force et l'élan que les Z/Z ont imprimés aux grandes affaires de la ville : « C'est l'essor de ces affaires qui fit de Marseille vers la fin du XIXe et le début du XXe le plus grand port méditerranéen et la seconde ville de France »[17].

Etienne Zafiropulo fait donc partie de la haute bourgeoisie du négoce et des finances marseillaises. Régnant, comme son beau-frère de Constantinople, sur une fortune colossale, il est de tous les cercles et clubs privés de la ville ; il côtoie les grands noms du commerce et de l'industrie dans les salons les plus fameux de l'époque, il participe aux bals fastueux donnés à l'Opéra ou dans son vaste bureau de la rue du Coq, fondé par lui en 1863 (toujours intact, et portant le nom de « Zarifi et Cie ») ; il reçoit en grande pompe une fois par semaine, etc. Quant aux fêtes solennelles qu'il organise, elles font partie, encore de nos jours, de la mémoire collective de Marseille.

Allant de pair avec ses activités philanthropiques et caritatives, un événement particulier devait faire de lui un personnage culte. C'était pendant l'invasion allemande de 1870. En septembre, la ville de Marseille avait décidé, pour assurer sa défense, un emprunt de dix millions de francs à 6%[18] d'intérêt, mais les souscripteurs étaient peu nombreux. La communauté grecque de Marseille, en partie sous les auspices d'Etienne, décide de soutenir financièrement la ville, et, faisant jouer ses réseaux, de lancer un appel à l'aide à tous les Grecs de la Grèce et de la diaspora, afin qu'ils soutiennent la France, invoquant le « philhellénisme traditionnel du peuple français »[19]. Zafiropulo décide alors d'offrir son entreprise en garantie, et sans contrepartie financière, négocie le solde en suspens de l'emprunt, soit deux millions en traites émises par la ville sur la Trésorerie générale afin que cette dernière se procure des armes, des munitions et tout

[15] Roland Caty, Éliane Richard et Pierre Echinard, *Les patrons du Second Empire*, Le Mans, Picard-éditions Cénomane, 1999.
[16] C.D. Tekeian, « L'importante colonie hellénique du XIXe siècle et son influence sur l'économie de Marseille », *Bulletin de la Chambre de Commerce Hellénique de Marseille*, 2e trimestre 1961.
[17] *Archives Privées de la Famille Zarifi.*
[18] *Ibid.*
[19] Pierre Leris, « La colonie grecque de Marseille », dans *Le Sémaphore de Marseille*, quotidien de Marseille, 1er et 6 octobre 1913.

le matériel nécessaire à la défense nationale. La nouvelle se répand comme une traînée de poudre. Le conseil municipal en tête du cortège, 10,000 Marseillais émus passeront sous ses fenêtres, pour lui exprimer leur gratitude[20].

C'est de là que date sa popularité auprès des Marseillais ; il devient, à l'instar de son beau-frère, une personnalité hors du commun, et qui plus est, dotée d'un charisme extraordinaire. Mais cette forte relation avec la population locale vient aussi de ses œuvres caritatives, comparables à celles de Georges Zarifi. Tous deux, au-delà des apparences, partagent un même objectif: promouvoir l'affirmation culturelle et intellectuelle de l'hellénisme, et à travers lui, la question nationale, telle qu'elle se définit au cours de la deuxième moitié du XIXe et au début du XXe siècle.

- **Philanthropie et hellénisme**

A Constantinople et à Marseille, Georges Zarifi et Etienne Zafiropulo mettent sur pied, chacun dans sa ville, une vaste infrastructure d'œuvres philanthropiques et de bienfaisance, en fondant, subventionnant et dirigeant diverses institutions que beaucoup, aujourd'hui encore, ont en mémoire.

Considérons d'abord Etienne. Chaque fois que Marseille est frappée par une calamité, comme le choléra, des incendies ou des inondations, il est l'un des tout premiers souscripteurs de la communauté grecque à faire un geste qui aura des suites. A une époque où la sécurité sociale relevait de l'initiative privée d'une poignée de richissimes négociants ou armateurs, Zafiropulo crée ou finance « L'Assistance pour le travail », La « Société des habitations salubres », La « Bouchée de pain», ainsi qu'un asile de nuit appelé : « L'hospitalité de nuit pour les femmes ».

Comme c'était dans les habitudes de la haute bourgeoisie du XIXe siècle, mais aussi dans les traditions d'un hellénisme qui a, depuis toujours, conféré à la femme un rôle capital au sein de la famille au sens strict et au sens large du terme (associations caritatives etc.), Zafiropulo sera secondé dans son œuvre de bienfaisance par sa femme et, après sa mort, par les épouses ou les filles des familles Zarifi/Zafiropulo de Marseille. Un membre de la famille raconte :

« Les hommes de la famille étaient administrateurs de la Société Marseillaise de Crédit, de la Sucrière St Louis, de la Land Bank d'Égypte […] et autres. Les femmes patronnaient ou présidaient l'Asile de nuit pour les femmes, le Dispensaire des enfants malades, la Pouponnière, l'Asile des mères, la Bouchée de pain, l'œuvre antituberculeuse. Il y avait une « salle Olga Zarifi » dans le pavillon pour enfants de l'Hôpital de la Conception, une « salle Nico Zarifi » au musée Cantini où l'oncle Nico légua sa collection de verreries »[21].

Apparaît ici nettement, non seulement la répartition des rôles entre hommes et femmes, mais aussi la longue durée d'institutions d'ordre social et humanitaire, pour la plupart mises sur pied par Etienne Zafiropulo lui-même.

Après la mort de ce dernier[22] (en 1894), Marseille se verra dotée d'une grande partie de sa fortune, que le détenteur avait lui-même, dans son testament, évaluée à cinq million six cent mille francs net, et ce, sans compter sa résidence privée en ville, pleine de sculptures, de tableaux, d'argenterie, de diamants, de meubles et d'œuvres d'art, le tout se montant à deux millions de francs. La distribution de ces sommes, très considérables pour l'époque, avait un but humanitaire mais aussi éducatif. Les principaux bénéficiaires locaux furent la ville de Marseille et toutes les

[20] P. Echinard, « Une réussite exemplaire : les notables grecs de Marseille au XIXe siècle », *Conférence à l'association France-Grèce*, inédite, Marseille, 1995.
[21] Fanny Charles-Roux, « Je me souviens… », *op. cit.*
[22] *Collection de la Bibilothèque Gennadios*, « Dispositions testamentaires de M. Etienne Zafiropulo décédé à Marseille le 8 décembre 1894 », Athènes.

institutions constituant les assises de l'hellénisme de la diaspora : l'église grecque orthodoxe et l'école.

A Marseille, il lègue, entre autres sommes, 20 000 francs aux pauvres de la ville, pour que les paroisses puissent acheter du pain, de la viande et des vêtements; 50 000 francs à chacun des asiles de nuit pour hommes et pour femmes ; 25 000 francs aux enfants pauvres de Marseille, nés quelques jours avant sa mort ; 20 000 francs à l'Académie de Marseille pour doter tous les deux ans une jeune orpheline[23] - cette même Académie fondera, grâce à ses donations, le prix annuel Zafiropulo de 1 200 francs[24]. L'École supérieure de Commerce, dont Etienne fut le fondateur, se verra léguer 10 000 francs pour encourager la performance scolaire des élèves les plus méritants. D'autres œuvres du secours social de Marseille seront aussi dotées d'environ 11 000 francs. Pour assurer la postérité de son nom dans les institutions de charité de la ville, il offre à l'Hôpital Saint-Jean de Dieu une somme de 12 000 francs pour l'entretien d'un lit portant son nom.

La générosité ayant toutefois ses limites, et au cas où la ville voudrait accaparer une plus grande part de sa propriété, il prévient à haute voix et menace : « Dans le cas où le bureau de bienfaisance de Marseille exigerait, selon la loi, mes legs en sa faveur en partie ou tout, j'annule tout ou partie de ces legs et j'ordonne que le montant en soit versé en faveur de l'hospice grec de Constantinople »[25]!

Il sera aussi sensible aux besoins de ses compatriotes grecs les plus démunis, leur léguant 5000 francs. L'église orthodoxe, reconstruite en 1845 par les riches négociants hellènes de la ville, sera, elle, dotée de 30 000 francs. De nos jours, à l'entrée de l'église, toujours située rue de la Grande Armée, le nom d'Etienne Zafiropulo, gravé en gros caractères sur la pierre, figure parmi les noms des évergètes (bienfaiteurs). L'église, lieu de culte et de rencontres, cœur vivant de l'hellénisme de la diaspora, n'était-elle pas aussi la gardienne de l'héritage millénaire de la civilisation grecque orthodoxe ? Zafiropulo pense à long terme : non seulement préserver, rénover, embellir, mais aussi renforcer, accroître son rayonnement dans l'avenir.

Renforcer l'église orthodoxe implique d'enraciner et de développer la langue grecque, gardée vivante pendant des siècles grâce à la vigilance de l'Eglise: une langue unissant non seulement toutes les communautés grecques et leurs réseaux, mais animant aussi le grand commerce ; langue parlée, dès la fin du XVIIIe siècle, dans la majorité des ports du grand négoce européen, méditerranéen et au-delà – bref, une langue devenue langue internationale. Dans son testament, les instructions que donne Etienne Zafiropulo à la communauté grecque de Marseille et à tous les Grecs de par le monde disent au fond : Restez Grecs par votre langue et vos traditions ! Ce sont celles, pérennes, de la civilisation chrétienne d'Orient !

« Je conseille à mes compatriotes le « Connais-toi toi-même » […] d'aimer leur patrie, d'élever leurs enfants et de leur apprendre leur langue, et de les pousser vers les connaissances pratiques - industrie, agriculture, marine, arts et métiers - de s'entraider, et quant à ceux qui vivent à l'étranger, de les envoyer en Grèce apprendre cette langue divine que les peuples nous envient et que les princes et rois sont heureux de connaître, et d'être unis »[26].

Concrètement, il lègue 40 000 francs au lycée de Marseille, où depuis 1833, les enfants grecs font l'apprentissage de leur langue avec des professeurs grecs. Une photographie de lui, sous l'appellation de « bienfaiteur », est toujours accrochée dans une des salles du lycée.

Georges Zarifi, ce Rothschild de l'Orient, ne fera pas moins pour la ville de Constantinople et ses pauvres, sans distinction de religion ou de nationalité. Des hôpitaux, des écoles, des asiles - un nombre incalculable d'œuvres de charité ont vu le jour grâce à ses donations privées ou publiques. Dans les années 1880, on estimait sa fortune à plus de quatre

---

[23] *Ibid* ; aussi *Le Petit Marseillais*, 26 octobre 1908, quotidien de Marseille.
[24] F.N. Nicollet, « Chronique », *Annales de Provence*, 1912.
[25] « Dispositions testamentaires de M. Etienne Zafiropulo… », *op. cit*.
[26] *Ibid*.

millions de livres sterling, dont il dépensait annuellement pour la ville et sa population 40 000 livres sterling or[27], soit environ un million deux cent mille francs !

Le nom de Zarifi est banal à Constantinople, tant l'homme est célèbre. Zarifi, c'est, dans tout le Levant, « quelqu'un de la famille ». Il savait séduire les foules. Ses sorties étaient connues d'avance, et les habitants de Constantinople faisaient la queue pour l'apercevoir et peut-être recevoir de lui un « beshlik » (plus ou moins un shilling). Deux témoignages nous sont venus d'Anglo-saxons médusés par l'émotion de la foule devant cet homme, qui par ailleurs, selon le journaliste britannique, avait l'apparence si modeste.

« I shall never forget the sight I saw a few days ago, when passing one of the principal commercial Khans in Galata. I could scarcely make way through a crowd of at least five or six hundred people, assembled before the gateway of this Khan. […] I questioned one of the Europeans near me as to the reason for this curious crowd. He smiled, and said : « It is Saturday, and these beggars are waiting for George Zarifi ». […] I got close to the office door of Zarifi and Co., and around it I counted the beggars […] Turks, Jews, Armenians, Italians, Greeks etc. […] I was curious to see this 'George Zarifi', and what would be the end of this extraordinary gathering. […] I perceived a quiet, contented-looking, unassuming, middle-sized man, of about 60 years of age, and looking very much like any other man, elbow his way gently through the crowd. A few of the habitués had taken off their head covering, a few had otherwise saluted, muttering some unintelligible words. In a few minutes afterwards a clerk came out […] with a brown bag, and then there was a general stir amongst the beggars, who began to file off before the clerk, and each received a 'beshlik'(about a shilling). I remarked to a man standing next to me, 'I dare say that more than one blackguard has got an undeserved beshlik !' His reply was 'Mr. Zarifi says it is better to give, unwittingly, to a dozen blackguards than to deprive one deserving beggar of his piece of bread !'[…] His Saturday's visit to his office must cost him about £15 or £20 in this way »[28].

Le second témoignage journalistique, tout aussi impressionnant, nous vient d'un membre de la famille Zarifi :

« Un correspondant du *New York Times* a décrit comment lorsque Georges Zarifi arrivait le matin en voiture à son bureau à Galata, il devait se frayer un passage au milieux d'une foule de quémandeurs, et que personne ne se voyait refuser sa demande de secours. Il avait un faible pour les habitants de Thérapia [au bord du Bosphore, au nord de Constantinople] et leur faisait distribuer régulièrement des secours par sa sœur qu'il envoyait à sa place en voiture, mais cela lui coûtait cher car ma tante […] distribuait des pièces d'or au lieux de pièces d'argent »[29].

Démonstration de la notabilité de Georges Zarifi et Etienne Zafiropulo, donc, dans des villes où s'affirment leurs domination sociale et économique. L'un dirige les affaires de l'Empire ottoman et l'autre, à Marseille, l'une des capitales européennes du négoce et de l'industrie, contrôle à la fois la vie économique de la ville, et les grands flux financiers du commerce international. Leur autorité mais aussi leur popularité locale les rend irréprochables. Le grand nombre des distinctions reçues, Légion d'Honneur et/ou Grand-cordon de l'ordre du Medjidié, est une confirmation supplémentaire de leur pouvoir aux niveaux local et international.

Le pouvoir n'est pas seulement liberté d'entreprendre. Pour les deux hommes, c'est aussi de donner une forte impulsion à ce qui tenait le plus à cœur aux Grecs de l'époque : la cause nationale grecque, appelée « Grande Idée ». Cette Grande Idée, irradiée depuis Athènes vers l'ensemble des communautés grecques de l'Orient et de la diaspora visait, dès les années 1850 et 1860, à la récupération par le jeune royaume grec, entre autres terres, de celles du Proche Orient, où les Grecs, fortement implantés, étaient toujours soumis au joug ottoman.

---

[27] *Globe*, 16 avril 1881 , journal britannique.
[28] *Ibid*.
[29] *Archives Privées de la famille Zarifi.*

Les deux hommes, tout en restant proches du Grand Seigneur de l'Empire ottoman par leurs intérêts financiers, sont témoins du démembrement d'un Empire en pleine débâcle; ils entrevoient et préparent en sous-main l'avenir de l'hellénisme. Entre ses mains, le grand commerce acquerrait, selon la perception des Grecs de l'époque, un nouvel élan et une force sans précédent. Intérêts personnels et cause nationale vont donc de pair.

Il faut éviter ici l'anachronisme des jugements rapides, qui trancheraient, en noir sur blanc, sur deux camps bien établis en situation de guerre ouverte. A l'époque la ligne de démarcation entre les intérêts d'un Empire mourant et ceux de la haute bourgeoise grecque est aussi floue qu'à l'époque de Vichy en France, où au moins jusqu'en juin 1942, le vrai « collaborateur » et le vrai « résistant » se définissent de manière quelque peu mouvante. Georges Prévélakis pointe du doigt le même danger, et c'est cette fois le point de vue d'un géographe (la géographie, dans le cas d'Etienne Zafiropulo, jouant d'ailleurs un rôle capital dans sa défense de la Grande Idée) :

« Les géographes européens ont transposé un concept occidental, celui de nation, dans une région, les Balkans, où la réalité était beaucoup plus fluide et complexe. Les nations s'y trouvaient encore dans un processus de formation. […] Les historiens qualifient d'*anachronisme* le fait de transposer de manière mécanique un terme, une catégorie ou une notion d'une période à l'autre. Le même danger existe en géographie où, par analogie, on pourrait l'appeler *anatopisme* »[30]. Tout au long de la deuxième partie du XIXe siècle et au début du XXe, la langue grecque, son renforcement et son élaboration, se trouve au cœur de la cause nationale grecque, s'articulant autour de la reconquête de territoires unis par l'hellénophonie[31]. A l'instar de nombreux Grecs de la haute finance et du négoce, Etienne Zafiropulo et Georges Zarifi relèvent le défi de la propagation de la langue et de la culture grecque dans les écoles, universités et syllogues (associations) helléniques. L'objectif est multiple : renforcer, diffuser cette langue, déjà l'une des langues véhiculaires du grand commerce international, et sceller une influence culturelle et intellectuelle dans les Balkans et en Asie Mineure.

En Thessalie, en Thrace du Nord, en Macédoine, Zarifi bâtit et patronne toute une série d'établissements scolaires et d'académies, qui seront baptisées « Zarifia »[32]. L'École Normale de Philippopolis, implantée dans ce qui était la Roumélie orientale de l'Empire ottoman, de nos jours Plovdiv, située en Bulgarie, fut sa création : pendant de longues années, elle assurera la formation des futurs professeurs de lettres grecques en Turquie. A ses frais, il a fait reconstruire la Grande École de la Nation du Phanar à Constantinople, école qui, sous l'égide du Patriarcat, fut l'une des plus grandes écoles secondaires de l'hellénisme. Reconnaissante, Athènes lui décernera, pour services rendus à la cause nationale grecque, la Grande Croix de l'ordre du Sauveur, le saluant ainsi comme l'un de ses Grands Évergètes. A sa mort (en 1884), Constantinople décrète le deuil, et le Sultan lui-même a tenu à lui rendre les derniers hommages. Les magasins sont fermés. Les Grecs de l'Orient, de la diaspora et de Grèce, mais aussi des Turcs, des Levantins, une foule immense fit une haie d'honneur s'étendant sur plusieurs kilomètres depuis le centre de la ville. Une des personnalités de Constantinople venait de s'éteindre, ayant marqué le destin de toute une ville et de toute une population grecque, celle de l'Empire ottoman. Les rescapés des massacres

---

[30] Georges Prevelakis, « Le géographe serbe Jovan Cvijic et « la guerre des cartes » macédonienne », dans *Hommes et Terres d'Islam : mélanges offerts à Xavier de Planhol*, études réunies par Daniel Balland, Téhéran, Institut français de recherche en Iran, II, 2000, p. 271.

[31] Alexis Politis, Romandika chronia [Années romantiques], Athènes, E.M.N.E.- Mnimon, 1993 ; Sophie Basch, *Le Mirage grec*, édition Hatier-Kauffmann, Athènes, 1995.

[32] *Archives Privées de la Famille Zarifi* ; et N. Moschopoulos, « Georges Zarifi », dans *Megali Elliniki Egiklopaidia [Grande Encyclopédie grecque],* Athènes, 1933, en grec ; sur les rapports entretenus par G. Zarifi concernant l'organisation des entreprises culturelles, avec Léon Mélas, homme de lettres fort connu et acteur important de la scène politico-intellectuelle grecque, voir Léon Melas*, Mia oikogeneia - Mia istoria* [*Une famille – Une histoire*], Athènes, Académie d'Athènes, 1967, p. 255-256, en grec.

de « la catastrophe de l'Asie Mineure » de 1922, comme disent encore les Grecs aujourd'hui, ont gardé de son nom et de ses œuvres un souvenir inoubliable[33].

Etienne Zafiropulo fera de même[34]. A sa « patrie », Constantinople, où il était né (en 1817), où il fut élevé, il léguera, à l'intention de « [ses] coreligionnaires et compatriotes », ceux de la ville et des faubourgs, des îles et du Bosphore, une grande partie de sa fortune (environ 900 000 francs). D'autres bénéficieront de ses largesses : le Patriarcat Orthodoxe, ainsi que des écoles (construction ou entretien) et hospices grecs de la ville et de la région.

Lui aussi intéressé au renforcement de la culture et de la langue grecque, surtout dans les populations helléniques menacées de bulgarisation à partir des années 1870, Zafiropulo dotera une multitude d'écoles et d'églises grecques en Macédoine et en Thrace. En ce qui concerne « sa nation », la Grèce, il offrira 100 000 francs au roi Georges pour les besoins du pays ; 10 000 francs pour la reconstruction de l'École de commerce de Chalkis ; 10 000 francs à la Société archéologique d'Athènes pour la poursuite de ses activités culturelles, et 5 000 francs aux hospices et orphelinats d'Athènes. Enfin, 100 000 francs seront offerts à l'œuvre hellénique d'éducation comme legs aux « écoles grecques dans tous les pays du monde ».

Son nom est aussi lié à une entreprise de diffusion de la culture hellénique : les Syllogues grecs. Présidant « l'Association Adamandios Coray », il mobilisera pour la même cause, via Marseille, tout le réseau international grec de la diaspora, de la Grèce et du Proche Orient. Coray, savant grec, écrivain et grand érudit, est considéré comme l'un des fondateurs des lettres grecques modernes, et l'un des pères de leur renaissance au début du XIXe siècle.

Sous la présidence de Zafiropulo, le comité central de l'Association de Marseille a travaillé, pendant les années 1870 et 1880, à la publication à la fois du dictionnaire grec-français de Coray et de son importante correspondance, outil clef pour l'essor et l'expansion du philhellénisme en Europe. L'objectif de l'opération, que le Comité central de Marseille qualifiait d'« œuvre nationale »(1871), était la distribution de ces publications à « toutes les écoles helléniques de la Grèce libre ou assujettie »[35].

Une lettre (1886) envoyée par l'Association Coray à Démétrios Pétrocochino, autre important négociant de Marseille, témoigne bien des liens intimes entre Grande Idée et diffusion de la culture grecque :

« Le comité Coray vous informe qu'après plusieurs années de travail, il a réussi à réunir en 4 volumes toutes les lettres inédites ou publiées du Grand Homme. Notre souhait le plus intime est que leur lecture serve à l'imitation des sentiments patriotiques de notre Guide intellectuel et à l'expansion de l'Hellénisme ».[36]

Concernant cette « expansion de l'Hellénisme », Zafiropulo s'impliquera aussi dans ce que Georges Prévélakis appelle « la guerre des cartes ». Voici son explication :

« […] étant donné le mélange, voire même l'imprécision culturelle et ethnique dans les Balkans, la contribution des géographes était indispensable pour la définition d'entités territoriales et ethniques. Les cartes ethnographiques avaient une forte influence sur l'opinion publique et sur les hommes politiques, et elles constituaient donc un enjeu politique majeur. A partir de 1870, parallèlement à d'autres manifestations des antagonismes nationaux, une véritable guerre géographique, ou plutôt cartographique, s'est déroulée. Dans cette « guerre des cartes », les acteurs balkaniques ont d'abord essayé d'influencer les géographes et cartographes occidentaux, puis ils se sont mis à produire et à diffuser eux même des cartes ethnographiques »[37].

---

[33] *Ibid*.
[34] « Dispositions testamentaires de M. Etienne Zafiropulo… », *op. cit.*
[35] « Epitropi Coray » [Comité Coray], *Archives privées du Centre des Études Neo-helléniques (K.N.E.)/Collection privée Constantin Dimaras*, notre traduction du grec.
[36] *Archives de la famille Pétrocochino*, notre traduction du grec.
[37] Georges Prevelakis, « Le géographe serbe Jovan Cvijic et « la guerre des cartes » macédonnienne », *op. cit*, p. 258.

C'est l'amitié, mais aussi la Grande Idée qui rapprochera Zafiropulo de l'historien Constantin Paparrigopoulos[38]. Considéré par les Grecs comme « l'historien national », Paparrigopoulos est parvenu, dans un gros ouvrage de cinq volumes (1860-1874), à démontrer à la fois la longue durée de l'hellénisme depuis l'antiquité, puis le renforcement de son identité dans sa résistance à un panslavisme menaçant : ce dernier lorgnait en effet du côté des Balkans, intéressé entre autres territoires par la Thrace du nord et la Macédoine, terres que les Grecs, en partie pour des raisons historiques, considéraient comme éléments clefs de leur futur grand Etat. Zafiropulo chargera donc Paparrigopoulos de dessiner des cartes géographiques et culturelles (« de l'Europe et de la Grèce moderne, archéologiques et littéraires »[39]) l'initiative étant chapeautée par le Syllogue grec d'Athènes pour la diffusion des études helléniques. On devine l'intérêt de ces cartes : elles s'appuyaient sur les influences de la civilisation grecque dans ces terres, dont de larges fractions toujours soumises à l'Empire ottoman agonisant étaient revendiquées avant tout par la Bulgarie, sous couvert de panslavisme.

Dans son testament, Zafiropulo se montre particulièrement vigilant en ce qui concerne ces cartes, surtout pour leur conservation après sa mort. Il léguera donc au Syllogue d'Athènes 200 000 francs pour leur réédition par la maison Reimer de Berlin. Et il demande que le quart des 3000 exemplaires de ses cartes géographiques soit envoyé en Grèce, et le reste « pour toute la terre où il y a des écoles grecques, pour être distribuées et envoyées [gratuitement] », une dépense qu'il évalue à 50 000 francs. Il léguera 25 000 francs à « [son] ami » Paparrigopoulos, « qui a tant travaillé », mais le professeur d'Université étant décédé en 1891, Zafiropulo ajoutera ladite somme à l'aide à la diffusion gratuite des cartes[40].

Pour services rendus à la cause hellénique, les autorités athéniennes lui décerneront le plus haut titre du pays, celui de commandeur de l'ordre du Sauveur de Grèce. Le jour de sa mort sera pour Marseille et pour la grande communauté hellénique de par le monde, qui y délègue ses plus hauts représentants, un jour de deuil général. Plus de 40 000 personnes, où l'on vit tous les grands noms du négoce et des finances marseillaises et internationales, voulurent accompagner le cortège funèbre. Comme ce fut le cas pour Georges Zarifi, l'adieu fut à la hauteur des réalisations de l'homme, qui avait laissé une trace indélébile dans une ville et dans une époque, la deuxième moitié du XIXe siècle.

Liés à la haute bourgeoisie grecque de la deuxième moitié du XIXe siècle, deux des personnalités les plus distinguées de deux familles, Zarifi et Zafiropulo, avaient, dans deux des villes phares de l'époque : Constantinople et Marseille, établi et co-fondé une puissante dynastie commerciale et financière : la Z/Z.

Ils avaient marqué, accompagné, suscité la dynamique commerciale et financière de ces villes, mais tout autant, l'efflorescence culturelle et intellectuelle d'un hellénisme dont ils avaient embrassé la cause. Dans leurs villes respectives, leur œuvre philanthropique fut à l'origine et à la base de toute une partie de l'infrastructure des institutions de bienfaisance. Hommes de pouvoir, ils avaient certes en tête le bien-être des citoyens, mais aussi, on s'en doute, la consolidation de leur emprise sur toute une société.

C'est cette maîtrise des flux commerciaux et culturels qui leur permit par ailleurs de soutenir la Grande Idée, en encourageant le renforcement et l'enrichissement de la langue et de la culture grecques, l'hellénophonie et les influences civilisatrices constituant la pierre de touche des revendications territoriales grecques. Dans leur esprit, une Hellade agrandie donnerait un élan spectaculaire et sans précédent au négoce international, tout en consolidant, en Asie mineure et dans les Balkans, la puissance maritime et financière de leur petite « nation », la Grèce.

---

[38] Pour des notices biographiques sur Paparrigopoulos, voir entre autres Constantin Dimaras, *Istoria tis neoellinikes logotexnias [Histoire de la littérature neo-hellénique*], Athènes, Ikaros, 1975, p. 264-265, en grec.
[39] « Dispositions testamentaires de M. Etienne Zafiropulo… », *op. cit.*
[40] *Ibid*.

Avec leur disparition, un grand chapitre de l'histoire de l'hellénisme allait lentement et progressivement se refermer: celui de l'âge d'or du négoce et de la haute finance grecs, dont, Zarifi et Zafiropulo furent deux des plus éminents représentants, tout en se faisant les avisés porte-parole d'un idéal de l'époque : la question nationale hellénique.

Certes, il serait intéressant, toujours dans une optique comparatiste, d'établir des rapprochements entre d'autres Grecs de Marseille et d'autres communautés helléniques de la diaspora et/ou de l'empire ottoman du XIXe siècle. Le point de vue comparatiste, ouvrant sur des perspectives plus globales, permettrait alors d'approfondir la question de la dimension des réseaux internationaux des Grecs. Si cette approche méthodologique, dont la présente étude ne constitue qu'un petit échantillon, devait réduire les nombreuses zones d'ombre toujours existantes, on verrait alors apparaître un hellénisme partie intégrante aussi bien de l'histoire de France que de l'histoire méditerranéenne, une Méditerranée élargie jusqu'aux terres fertiles en blé tendre de la mer Noire, véritable grenier de l'Europe.

Sources manuscrites et imprimées

A) Archives

Archives de la Banque de France, Paris.
Archives de l'église orthodoxe de Marseille, « Baptêmes et mariages dans l'église orthodoxe de Marseille », documents traduits du grec.
Archives de l'église orthodoxe de Marseille, « Le Livre d'Or comportant le nom des objets offerts et des bienfaiteurs », document en grec.
Archives privées de la famille Petrocochino.
Archives privées de la famille Zarifi.
Archives privées du Centre des Études Néo-helléniques (K.N.E.)/ Collection privée Constantin Dimaras, « Epitropi Coray » [Comité Coray], en grec.

B) Journaux

Globe, 16/4/1881, journal britannique.
L'Indépendance hellénique, 2/4/1870, hebdomadaire grec écrit en français.
L'Oursin, 27/1/1883, journal de Marseille.
Le Petit Marseillais, 26/1/1908, quotidien de Marseille.

C) Entretiens

Madame Borelli, parente des familles Zarifi-Zafiropulo, Marseille, avril 2000.
Madame Geneviève De Broche des Combes, descendante de la famille Pétrocochino, Marseille, février-juin 2000.
Pierre Echinard, historien de la ville de Marseille, 1999 – 2000.
Monsieur le Proviseur du Lycée Thiers de Marseille, autrefois Lycée de Marseille, Marseille, juillet 1999.
Constant Vautravers, journaliste de Marseille, Marseille, juillet 1999.
Théodore Zarifi, descendant des familles Zarifi- Zafiropulo, Marseille, juillet 1999.

D) Collections

Collection de la Bibliothèque Gennadios, « Dispositions testamentaires de M. Etienne Zafiropulo décédé à Marseille le 8 décembre 1894 », Athènes.
Collection privée de la famille Borelli, Jacques Borelli, « Stathatos – Zafiropulo », 1985.
Collection privée de la famille Petrocochino, Tout-Marseille, 1906.
Collection privée de la famille Zarifi, Fanny Charles-Roux, « Je me souviens… ».

E) Publications périodiques et ouvrages

Sophie Basch, *Le Mirage grec*, éditions Hatier - Kauffmann, Athènes, 1995.
Jean Carpentier et François Lebrun (dir.), *Histoire de la Méditerranée*, Paris, éditions du Seuil, 1998.
R. Caty, E. Richard et P. Echinard, *Les patrons du Second Empire*, Picard- éditions Cénomane, Le Mans, 1999.
Jacques Delmas, *Histoire du Lycée de Marseille*, Imprimerie marseillaise, Marseille, 1898.
Georges B. Dertilis, « Entrepreneurs grecs : trois générations, 1770-1900 », dans Franco Angiolini et Daniel Roche (dir.) *Cultures et formations négociantes dans l'Europe moderne*, Paris, éditions de l'ÉHESS, 1995.
Georges B. Dertilis, (dir.) *Banquiers, usuriers et paysans*, Paris, éditions La Découverte-Fondation des Treilles, 1988.
Constantin Dimaras, *Istoria tis neoellinikis logotechnias [Histoire de la littérature néo-hellénique]*, Athènes, Ikaros, 1975, en grec.
Pierre Echinard, *Grecs et philhellènes à Marseille de la Révolution française à l'indépendance de la Grèce*, Institut historique de Provence, Marseille, 1973.
Pierre Echinard, « 1840-1900 : Marseille à l'heure grecque », *Le Méridional*, 243/1996.
Pierre Guiral, « Marseille et la Grèce du XIXe siècle à nos jours », *O Ellinismos eis to eksoterikon [L'Hellénisme à l'étranger]*, Akademie-Verlag-Berlin, 1968.
I. K. Hasiotis, *Episkopisi tis istorias tis neoellinikis diasporas [La diaspora néo-hellénique : une vue d'ensemble]*, Salonique, Vanias, 1993, en grec.
Christos Hadziiossif, « Banques grecques et banques européennes au XIXe siècle : le point de vue d'Alexandrie », dans Georges Dertilis (dir.) *Banquiers, usuriers et paysans*, Paris, éditions La Découverte-Fondation des Treilles, 1988.

Pierre Leris, « La colonie grecque de Marseille », *Le sémaphore de Marseille*, 1er et 6/10/1913.
Christopher A. Long, *Genealogies of the Zarifi and Vlasto families,* dans le site électronique : www.ChristopherLong.co.uk .
*Marseille au XIX*e *siècle : Rêves et triomphes*, Marseille, Musées de Marseille, 1991- 1992.
Léon Melas, *Mia oikogeneia - Mia istoria [Une famille - Une histoire]*, Athènes, Académie d'Athènes, 1967, en grec.
François Mazuy, *Essai historique sur les mœurs et coutumes de Marseille au dix-neuvième siècle*, Arnaud et Cie, Marseille, 1853.
N. Moschopoulos, « Georges Zarifi », dans *Megali Elliniki Egiklopaidia* [Grande Encyclopédie grecque], Athènes, 1933, en grec.
F.N. Nicollet, « Chronique », *annales de Provence*, 1912.
Erato Paris, *La genèse intellectuelle de l'œuvre de Fernand Braudel « La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II » (1923-1947),* thèse de Doctorat, soutenue le 23 septembre 1997 à l'E.H.E.S.S.
Alexis Politis, *Romandika chronia [Années romantiques]*, Athènes, E.M.N.E.- Mnimon, 1993.
Georges Prevelakis, « Le géographe serbe Jovan Cvijic et « la guerre des cartes macédonienne », dans *Hommes et Terres d'Islam : mélanges offerts à Xavier de Planhol*, études réunis par Daniel Balland, Téhéran, Institut français de recherche en Iran, II, 2000.
Traian Stoianovich, « The conquering Balkan orthodox merchant », *Journal of economic history*, n° 20, 1960.
M.-D. Sturdza, *Dictionnaire historique et généalogique des grandes familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople*, chez l'auteur, Paris, 1983.
Nikos Svoronos, *Episkopisi tis neoellinikis istorias [Histoire néo-hellénique : une vue d'ensemble]*, Athènes, Themelio, 1994, en grec.
C.D. Tekeian, « L'importante colonie hellénique du XIXe siècle et son influence sur l'économie de Marseille », *Bulletin de la Chambre de commerce hellénique de Marseille*, 2e trimestre 1961.
Vassiliki Theodorou, *Recherches sur les donations des Grecs de l'étranger à l'État hellénique pendant la deuxième moitié du 19ème siècle*, Mémoire pour le DEA, inédit, Paris, ÉHESS, 1980-1981.